



**HAL**  
open science

## “ Une nuit se présenta qui effraya ma nuit ”. Écritures de la maladie mémorielle chez Annie Ernaux et Claire Fercak

Laetitia Deleuze

### ► To cite this version:

Laetitia Deleuze. “ Une nuit se présenta qui effraya ma nuit ”. Écritures de la maladie mémorielle chez Annie Ernaux et Claire Fercak. Amnesie d’auteur. Un secolo di parole e immagini per raccontare i disturbi della memoria (1920-2020), (dir.) Roberto Mario Danese, Margareth Amatulli, Riccardo Donati, Carocci Editore, 2023, Biblioteca di testi e studi, 9788829017775. <hal-04279277>

**HAL Id: hal-04279277**

**<https://hal.science/hal-04279277v1>**

Submitted on 10 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

« Une nuit se présenta qui effraya ma nuit » : Écritures de la maladie mémorielle chez  
Annie Ernaux et Claire Fercak

Laetitia Deleuze  
New York University  
Aix-Marseille Université CIELAM, Aix-en-Provence, France

*L'ensablement gagna les étendues, les étendues et les profondeurs,  
et une nuit se présenta qui effraya ma nuit, celle pourtant vaste  
avec laquelle depuis longtemps je me couvrais du jour insupportable  
des autres<sup>1</sup>.*  
Henri Michaux

Dans son roman *On n'est pas là pour disparaître* paru en 2007, Olivia Rosenthal évoque la parole qui se noue autour de la maladie d'Alzheimer pour la personne qui en souffre, et pour ceux qui l'accompagnent : « Les malades ne peuvent pas parler de leur maladie parce qu'ils n'ont pas les mots, et les bien portants parce qu'ils les ont. Écrire sur la maladie de A. est par nature voué à l'échec » (Rosenthal, 2017, pp.101-2). Ces mots interrogent le pouvoir de (se) raconter devant la maladie qui efface l'histoire intime d'un individu, ce qui lui est arrivé, le souvenir de ses expériences de vies, et les liens tissés. Paul Ricœur soulignait que « [s]'agissant de l'oubli définitif, assignable à un effacement des traces, il est vécu comme une menace : c'est contre cet oubli-là que nous faisons œuvre de mémoire, afin d'en ralentir le cours, voire de le tenir en échec » (Ricœur, 2003, p. 552). Face à l'irréversibilité de la maladie neurodégénérative, comment les écrivains font-ils œuvre de mémoire, comment l'écriture se rapporte-elle à des traces, des liens et des identités qui s'effacent ?

---

<sup>1</sup> Michaux (1972, p. 213) La citation qui sert de titre à cette étude est extraite de ce fragment.

À cet égard, l'on trouve chez plusieurs auteurs contemporains (Olivia Rosenthal, Maylis de Kerangal, Emmanuel Carrère, Joy Sorman, Eva Kavian, parmi d'autres) des projets d'écriture qui embrassent l'expérience complexe de la maladie physique et mentale, ce qui n'est pas sans aborder les questions de la considération et du soin, de la place du personnel soignant et des aidants, ces derniers occupés à l'intérieur, parasités parfois, affectés souvent : Une question de relation que nous déplierons.

Cette étude se fera à la lumière de deux œuvres d'écrivaines françaises contemporaines : *Je ne suis pas sortie de ma nuit* d'Annie Ernaux (1997) et *Ce qui est nommée reste en vie* de Claire Fercak (2020). La nuit monstre, dont parle Henri Michaux, cet événement qui fait rupture et ténèbres, Annie Ernaux et Claire Fercak l'ont mis en mots dans leur textes respectifs. Il y est question de l'amnésie en rapport avec l'événement de la maladie neurodégénérative ou d'un glioblastome. Malgré les différences formelles que prend le récit chez ces deux autrices - la première déployant un texte-journal autobiographique à partir d'une pratique diaristique, et la seconde tissant une œuvre fictionnelle chorale notamment inspirée de faits autobiographiques -, nous apparaît une nécessité et une urgence communes : celle d'une attention soutenue à la question de la mémoire blessée, du corps empêchés, et ce que cela fait aux liens.

Nous nous intéressons aux modalités narratives présentes dans ces deux textes afin de confronter et affronter le double mouvement de la mémoire et de l'oubli, ainsi que ce qu'il fait aux corps et aux esprits des malades et des proches. Dans un premier temps, nous aborderons comment est appréhendée la mémoire trouée et abîmée, entre plasticité et vacillement ontologique. Nous interrogerons ensuite la potentialité de l'écriture à proposer, entre la vie et la mort, des possibilités d'exploration et de création autour d'un tissu inter narratif où la voix de chacun trouve l'espace pour se dire.

## L'écriture de la blessure mémorielle : Seuls, ensemble. Contre l'effacement des traces

Le travail scriptural d'Annie Ernaux échappe aux codes traditionnels du roman du *Je* ou de l'autobiographie traditionnelle dans la mesure où ses textes sont le plus souvent appréhendés sous un angle sociologique. L'auteur refuse l'effet stylistique de l'écriture au profit d'une « écriture plate » : « Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de « passionnant », ou d'« émouvant » (Ernaux, 1983, p. 59). Mettre en mots le quotidien et l'histoire de ces personnes qui ont partagé sa vie ne pouvait se faire à travers une perspective esthétisante<sup>2</sup>. Son écriture est dépouillée à l'extrême, un caractère indispensable pour peut-être pouvoir dire l'essentiel et la simplicité selon l'auteur. *Je ne suis pas sortie de ma nuit* paraît en 1997, soit neuf ans après la publication du roman *Une femme*<sup>3</sup>, où Annie Ernaux revenait sur la vie de sa mère dans une démarche auto-socio-biographique. Le texte se présente sous forme de journal (composé notamment d'extraits de son journal intime remanié pour la publication) et rapporte l'évolution de l'état de santé de sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer, jusqu'à sa mort le 7 avril 1986. D'un point de vue formel, l'écriture se déploie à partir de notes qu'avait prises Annie Ernaux lorsque sa mère vivait chez elle et commençait de présenter des troubles de la mémoire et du comportement. Ces fragments couvrent une période d'environ deux ans et demi, de décembre 1983 à avril 1986. A cette époque, le besoin d'écriture et son recours se manifestaient de manière compulsive lorsqu'elle revenait de voir sa mère à l'hôpital de Pontoise :

---

<sup>2</sup> Cf. « La première fois que j'ai écrit "maman est morte". L'horreur. Je ne pourrai jamais écrire ces mots dans fiction » (1997, 115)

<sup>3</sup> Publié en 1990.

Il me fallait à toute force écrire sur elle, ses paroles, son corps, qui m'était de plus en plus proche. J'écrivais très vite, dans la violence des sensations, sans réfléchir, ni chercher d'ordre. Sans cesse, partout, j'avais l'image de ma mère en ce lieu (Ernaux, 1997, p. 11).

A. Ernaux livre ces lignes « écrites dans la stupeur et le bouleversement » (Ernaux, 1997, p. 13) ressenties à vif, servant une écriture qu'elle décrit comme celle d'un « je transpersonnel » (Ernaux, 1994, p. 218-221) ou comme celle de « la moindre parole » qui « part de soi pour atteindre l'autre »<sup>4</sup>. Nous sommes en présence d'une forme d'écriture blanche notion avancée par Roland Barthes dans *Le Degré zéro de l'écriture* et dont l'extension à la littérature contemporaine a été analysée par Dominique Rabaté et Dominique Viart. « Ethnologue de sa propre histoire », l'autrice donne à entendre sa voix intérieure fragmentée, dans une langue extrêmement simple et immédiate – une écriture poignante tant elle dit la faille de vie et la douloureuse impuissance à voir les êtres aimés souffrir et perdre la mémoire.

Dans le travail de Catherine Malabou autour des « nouveaux blessés » - dont font partie notamment les sujets atteints de dommages neurologiques irréversibles - travail mis au jour dans son *Ontologie de l'accident, Essai sur la plasticité destructrice* et l'ouvrage éponyme paru en 2007 – la philosophe a posé l'hypothèse d'une plasticité qui n'emporterait pas seulement une dimension créatrice<sup>5</sup>, comme le proposait la notion freudienne de plasticité<sup>6</sup>. La philosophe avance que la « destruction ne concerne que des acquisitions et des développements tardifs ; L'essence de la maladie mentale,

---

<sup>4</sup> Blanckeman, (2002, p. 120)

<sup>5</sup> Cf. « L'histoire de l'individu est définitivement rompue, coupée par l'accident sans signification, accident qu'il est impossible de se réapproprier par la parole ou la remémoration. Une lésion cérébrale, une catastrophe naturelle, un événement brutal, soudain, aveugle, ne peuvent par principe être réintégrés après coup dans une expérience. De tels événements sont de purs forces de frappe, qui déchirent et trouent la continuité subjective et n'autorise aucune justification ni reprise dans la psyché. Comment intérioriser une lésion cérébrale ? Comment parler du déficit émotionnel puisque les mots pour le dire doivent être portés par les affects dont on constate ci précisément l'absence ? » Malabou (2009, p. 27)

<sup>6</sup> La notion freudienne de « plasticité » renvoie à deux phénomènes essentiels : d'une part la vitalité de la libido, et d'autre part « le caractère indestructible de la vie psychique » : « les états primitifs peuvent toujours être réinstaurés ; le psychisme primitif est, au sens le plus plein, impérissable » Freud, (1915, Trad. Jankélévitch, p. 15).

c'est le retour à des états antérieurs de la vie affective et de la fonction » (Malabou, 2009, p. 51).

Elle écrit qu'

en conséquence de graves traumatismes, parfois pour un rien, l'histoire du sujet bifurque et un personnage nouveau, sans précédent, cohabite avec l'ancien. Un personnage méconnaissable, dont le présent ne provient d'aucun passé, dont le futur n'a pas d'avenir [...] Une improvisation existentielle. (Malabou, 2009, p. 20)

Cette plasticité destructrice ou « improvisation existentielle », Annie Ernaux l'observe chez sa mère malade et la met en mots. L'autrice fait part du déplacement, séisme ontologique et affectif qui s'opère au fur et à mesure que la maladie neurodégénérative et le syndrome démentiel qui y est associé se développent :

Je n'ai rien voulu modifier dans la transcription de ces moments où je me tenais près d'elle, hors du temps, - sinon peut-être celui d'une petite enfance retrouvée - , de toute pensée, sauf : « c'est ma mère ». (Ernaux, 1997, p. 20)

Cette nouvelle et étrange réalité transfère, diffracte les identités de la mère et de la fille, leur relation construite à partir d'une mémoire commune – là où « nos souvenirs demeurent collectifs, et [ils] nous sont rappelés par les autres » écrit Maurice Halbwachs (1997, p.52). L'image tremblée ne retrouve pas sa sérénité, les places sont vacantes alors même que les deux êtres partagent une mémoire commune et occupent l'espace ensemble. Le présent de l'écriture s'enraye dans sa confrontation au passé qui n'a plus d'épaisseur chez la mère malade : « Que se rappelle-t-elle maintenant de sa vie ? qu'est sa vie pour elle ? (Ernaux, 1997, p. 41), et Claire Fercak de poser la question : « Que sommes-nous sans nos souvenirs ? » (Fercak, 2020, p. 50). Lorsqu'elle « cherche les yeux de son enfance, les yeux qui l'ont faite » A. Ernaux n'y trouve aucune réassurance. Ne pas

pouvoir trouver de résonance et de langage commun dans le visage du proche semble faire table rase des moments vécus *ensemble* et partant, de la vie personnelle même, abolissant un sentiment de complétude, en écho à ce que Ricœur démontre très justement :

À la mémoire est attachée une ambition, une prétention, celle d'être fidèle au passé ; à cet égard, les déficiences relevant de l'oubli [...] ne doivent pas être traitées d'emblée comme des formes pathologiques, comme des dysfonctions, mais comme l'envers d'ombre de la région éclairée de la mémoire, qui nous relie à ce qui s'est passé avant que nous en fassions mémoire. Si l'on peut faire reproche à la mémoire de s'avérer peu fiable, c'est précisément parce qu'elle est notre seule et unique ressource pour signifier le caractère passé de ce dont nous déclarons nous souvenir. (Ricœur, 2003, p. 26)

Claire Fercak, rend également compte de ce déplacement ontologique dans son roman *Ce qui est nommé reste en vie*. Elle publie ce troisième roman aux éditions Verticales en 2020. L'autrice s'inspire de faits autobiographiques, la maladie de sa mère atteinte d'un glioblastome, « qui est le type le plus courant et le plus agressif de tumeur cérébrale primaire »<sup>7</sup>. Elle souligne dans son roman l'impossible entre-deux qu'est le deuil blanc, cet état du proche malade dont la présence physique ne peut masquer l'absence cognitive et psychologique :

Le deuil blanc est supposé être celui qu'on fait de quelqu'un qui n'est pas mort, mais qui peu à peu perd ses facultés ; vous rejetez cette expression. A la perte de la relation affective que vous aviez avec le malade vous préférez substituer un lien nouveau, même ténu, essayer de vous y adapter plutôt que consentir à une réaction de repli, de perte, de résignation. [...] On ne fait pas le deuil de qui est en vie. (Fercak, 2020, p. 56)

---

<sup>7</sup> [https://www.braintumeur.ca/fr/types\\_de\\_tumeurs\\_cerebrales/glioblastome/](https://www.braintumeur.ca/fr/types_de_tumeurs_cerebrales/glioblastome/) page consultée le 15 juin 2022.

Il faut pourtant habiter cette zone intermédiaire, ce no man's land hors de la re-connaissance mutuelle, là où le fil de la mémoire est coupé : Face à la maladie, « on sort égaré de l'aventure », partage Jean-Luc Nancy, « on ne se reconnaît plus : mais « reconnaître n'a plus de sens [...] Se rapporter à soi est devenu un problème, une difficulté ou une opacité » (Nancy, 2000, pp. 38-9). Cet égarement envahit bien sûr les proches, les aidants. Chez Ernaux et Fercak, prendre la mesure de l'amnésie et de la dégénérescence maternelle convoque l'enfance, alors même que se produit un retournement des rôles, les strates temporelles et émotionnelles s'entrechoquent. Claire Fercak écrit :

votre mère est devenue votre enfant... Vous la protégez et vous vous occupez d'elle comme elle l'a fait lorsque vous étiez enfant, dans l'apprentissage de toutes ces choses. Sauf que vous n'avez rien à lui apprendre, car tout ce qu'elle avait acquis se défait, se découd, se perd. Ce qui disparaît sous l'effet du glioblastome ne peut être réappris. Parfois c'est vous qu'elle ne reconnaît pas. (Fercak, 2020, p. 112)

Dans *Une femme*, Annie Ernaux mettait également en exergue l'expérience maïeutique de l'écriture, qui opère une parentification anormale, lorsqu'il s'agit d'écrire sur sa propre mère : « Il me semble maintenant que j'écris sur ma mère pour, à mon tour, la mettre au monde » (Ernaux, 1987, p. 43). En tant que fille et en tant que femme, l'autrice éprouve un inquiétant sentiment d'identification du soi-même comme autre. Voici quelques exemples dans le texte :

L'interne a relevé sa chemise jusqu'au ventre. Ses cuisses, son sexe blanc, quelques vergetures. D'un seul coup, ce fut comme si c'était moi, exhibée. (Ernaux, 1997, p. 20)

Samedi 17 mars 1984 : « Jamais femme ne sera plus proche de moi, jusqu'à être comme en moi. (22)

Mercredi 4 avril : Je me suis assise dans son fauteuil, et elle, sur une chaise. Impression terrible de dédoublement, je suis moi et elle. (23)

Jeudi 17 mai 1984 : Tout est renversé, maintenant, elle est ma petite fille. Je ne peux pas être sa mère. (29)

Au moment où elle entre dans la salle à manger, je suis « elle ». Immense douleur de voir sa vie finir ainsi. (23)

Ce dernier syntagme éclaire le glissement complexe, étrange de soi et de l'autre : le pronom personnel « elle » et le pronom possessif « sa » encerclant et prenant au piège le « je suis elle ». Le langage achoppe et provoque, la temporalité intérieure est maltraitée par *l'ici et maintenant*. Ces mots qu'Annie Ernaux prononçait enfant à sa mère, se sont déplacés à leur guise et bouleversent tous les temps de la vie. Cette blessure de « n'être plus soi », cette « fracture d'âme » dont parle Claire Marin « est une identité vécue le plus souvent sur le mode négatif, dévalorisante et humiliante » (Marin, 2014, p. 6). Les situations de soin autour du sujet malade provoquent une troublante anamnèse, ramenant les souvenirs d'une enfance qui se retrouve ici actualisée dans une inversion troublante, qui ne fait pas sens. Ainsi, sa mère se lève brusquement de table quand elle la voit arriver, et Ernaux se souvient de sa propre gestuelle corporelle d'enfant, lorsque sa mère arrivait au pensionnat. L'attente, les places et le temps de la vie se renversent, mère et fille éprouvent « le même bonheur », (Ernaux, 1997, p.36). L'identification, la relation fusionnelle qui abolit la distance est exacerbée par la maladie et la mort qui approche.

Depuis ce vacillement ontologique engendré par la perte de mémoire, comment faire lien, se rejoindre ? Si la maladie fait s'effondrer l'identité du proche, les liens de toute une vie sont alors coupés et laissent entre les personnes un creux béant, une immense déchirure : La maladie mémorielle nous apprend que « notre vie est naturellement décousue » (Ricœur, 1988, p. 426). Toutefois, Françoise Bétourné souligne que « même à l'ultime stade de son enfermement dans le silence aphasique, l'individu Alzheimer est donc toujours, un authentique *sujet*, autrement dit un *sujet divisé* et pour cela, paradoxalement à part entière. Aussi régressé qu'il soit, le sujet *est* pour *avoir été*. Il n'y a aucune équivalence entre l'*avoir perdu* et le *n'avoir jamais été* » (Bétourné, 2006, pp. 161-204). Chez Annie Ernaux, l'écriture propose un espace kaléidoscopique où les multiples moi de sa mère se pensent et se réfléchissent ensemble, pour dévoiler l'équilibre précaire de la personne qu'elle a été et celle qu'elle est, au présent de sa vie et de l'écriture de l'autrice.

### **De la fiction vers le réel de la maladie : Qualité d'écoute et émancipation de la parole**

Les projets d'écriture d'Annie Ernaux et de Claire Fercak sont traversés par la question de la considération – cette dernière impliquant essentiellement selon Corinne Pelluchon « cette saisie de l'autre et de soi comme partageant une même vulnérabilité, même s'il est impossible de souffrir à la place de l'autre » (Pelluchon, 2018, p. 124). Comment se tenir au plus près du dire des personnes malades, si leur rapport au langage et à la mémoire qui le sous-tend a été sapé ? Devant cet ineffable, Philippe Forest pense une littérature qui « sache persévérer dans l'expérience du négatif, sans donner sens à celui-ci » (Forest, 1999, p. 228). Si la remise en question d'un récit porté par les proches est légitime, celle de l'expérience partagée et transcrite à travers un tissu inter narratif ouvre un espace de création et d'expression. Lorsqu'Annie Ernaux et Claire Fercak témoignent de l'expérience de la maladie vécue par un proche, ce n'est pas pour parler à la place de l'autre mais dire, coûte que coûte comment son existence et sa voix se construisent encore du côté de la vie. Le

récit donne à entendre ces vies invivables de souffrance pour les personnes malades et leurs proches qui n'en demeurent pas moins des vies vécues et vivantes, comme le rappellent Judith Butler et Frédéric Worms dans leur dialogue<sup>8</sup>.

Le titre poétique du roman de Claire Fercak, convoque la puissance de la démarche scripturale qui se joue entre la vie et la mort. A l'instar de cette nuit dont parlait la mère d'Annie Ernaux, la métaphore nocturne et ténébreuse file *Ce qui est nommé reste en vie*. Submergée par la douleur, la voix narrative indéterminée du roman décide de se saisir de l'événement et d'ouvrir la blessure<sup>9</sup> :

De ces glaciales ténèbres, cette nuit qui aura duré des mois, vous ressortez brisé. Seul et brisé. [...] Alors, un soir, vous décidez de replonger dans cette nuit encombrée de pensées irrésolues, ce tunnel hospitalier, espace où votre esprit et votre chair s'accordent encore, vous l'espérez (Fercak, 2020, p. 15).

La diégèse prend place au sein du service de neurologie et des différentes lieux qui y sont rattachés. Cette voix intérieure rapporte l'évolution du glioblastome chez un proche. Claire Fercak avance une description de la maladie et de ses symptômes, ; elle n'hésite pas à métaphoriser cette matière complexe afin de la rendre plus facile d'accès et imageante chez le lecteur. Cela participe également d'un besoin de comprendre et de traduire en son propre langage le langage scientifique savant,

---

<sup>8</sup> Butler, Worms, (2021)

<sup>9</sup> Expression de Dominique Rabaté.

trouver « des réponses que nul est en mesure de nous fournir » (Fercak, 2020, p. 69) : Avec les parties « La rose sauvage s'enroule le long de l'axone » et « Au bois dormant », Claire Fercak s'inspire du texte allemand du conte de *La Belle au bois dormant* afin de donner à *imaginer* l'attaque intérieure que subit le corps de la personne malade :

La nuit effrayante étend progressivement ses ténèbres, redoublée par le « caractère imprévisible de la tumeur » : Un gliome peut être de bas grade, les patients vivent très bien, la maladie est dormante, mais au fil des années, parfois des décennies, le gliome va prendre du galon et devenir un grade 3, puis un grade 4 [...] (Fercak, 2020, p. 68).

Telle la forêt maléfique d'un récit dans laquelle s'enfoncerait le protagoniste, le cerveau du malade, ses astrocytes, sont progressivement envahis, encerclés, par ces ronces fatales. Claire Fercak propose une énonciation double : Une narration à la troisième personne du pluriel qui établit une certaine distance avec le récit. Toutefois, en italique, apparaissent à la première personne du singulier des réflexions pour soi-même, pensées en écho / dédoublement avec ce qui est vécu<sup>10</sup>. Entre les 23 parties consacrées à l'être aimé, 9 personnes / patients du service prennent la parole, même si elles qui restent anonymes et identifiées par le numéro de leur chambre<sup>11</sup>. En privilégiant le roman choral, l'auteur donne la parole à / est à l'écoute d'une pluralité de paroles et de points de vue qui gravitent et existent autour de l'hôpital : « [...] écouter attentivement les patients – femmes, hommes, enfants –, les laisser prendre la parole avant qu'elle ne leur échappe » (Fercak, 2020, p. 16). C'est ainsi que nous découvrons les voix des aidants (des parties sont consacrées au groupe de parole pour les aidants qui se réunit dans la bibliothèque du service), celle des médecins dans leur salle de réunions, et aussi la voix narrative depuis le jardin du centre de soin palliatifs ou

---

<sup>10</sup> Voir à ce propos Paul Ricœur: « seul un être composé est capable de lésions. Cette négativité m'est révélée par la souffrance » (2017), p. 58.

<sup>11</sup> Il s'agit des chambres 125, 126, 15, 16, 17, 110, 138, 311 et 312.

le cimetière. La partie intitulée « la stèle » rend hommage et nomme les personnes rencontrées (qui se sont éteintes) et leurs proches.

Afin de laisser à la parole singulière toute sa place, Claire Fercak choisit de rendre compte dans l'écriture du mode d'être de chaque locuteur à la première personne du singulier, sans ajout de commentaires ni réponses de la part de la voix narrative ou de l'interlocuteur potentiel. Ainsi par exemple les *Chambres 15 à 17* :

Je souffre toujours, je suis tombé d'une échelle cette nuit, j'ai mal partout. Je n'aurais pas dû reprendre le travail si vite.

[...]

Dire que cette petite fille est morte sous l'étagère, la sœur de ta copine, celle chez qui tu dors souvent. La pauvre tu te rends compte ? ça fait plusieurs fois que je l'aperçois. Oui, là. Là, sous l'étagère ! Ouvre les yeux, bon sang !

Dans un mélange de cocasseries, de visions et d'affabulations, les phrases portées par ces voix n'en sont pas moins bouleversantes de lucidité poétique :

Et aussi les *Chambres 311, 312*:

J'ai passé une nouvelle IRM ce matin. Tu as les résultats ? est-ce qu'on y voit mes idées noires ?

[...] Je me demande s'il parle de ses patients chez lui, le soir, autour d'un bon dîner avec son épouse. Est-ce qu'il arrive à vivre tranquillement alors qu'il a nos vies entre ses mains ? Comment fait-il

pour se lever tous les matins pour aller discuter avec des personnes qu'il verra très probablement mourir ? Je n'aurais jamais pu faire ce métier, ça c'est sûr.

Ce texte polyphonique nous parle d'attention et de soin par l'écriture, au sein d'un nouvel et étrange paradigme de liens filiaux. C'est peut-être un point commun que nous pouvons établir avec le texte d'Annie Ernaux : Malgré leur grandes différences génériques et formelles, ces deux livres se placent dans le sillage des formes plurielles que peut prendre le *care*, théorisées par Joan Tronto. La parole, vulnérable, à laquelle Claire Fercak nous invite à prêter attention, n'en est pas moins une parole dont il faut prendre compte et ne pas nier l'existence. La maladie altère certes la mémoire et la capacité du sujet à se placer de manière cohérente dans une temporalité mais elle n'affecte pas le « pouvoir de se raconter » grâce et avec l'autre.

Si le discours de ces personnes malades puise dans une réalité et une logique parallèles, il participe d'un mode d'expression d'une voix et d'un paysage intérieur. Claire Fercak invite à ne pas lutter contre cette absence de logique qui selon nos sociétés annulerait toute prise de parole, sa validité et sa légitimité à exister. Essayer de pas lutter en voulant ramener sur la « droite rive » du sens le malade. Ne pas lutter car cette parole qui trouve encore son chemin vers l'extérieur est encore celle du locuteur : « votre vivant est là » (Fercak, 2020, p. 96).

Ici, la plasticité créative se trouve peut-être du côté de l'aidant qui prend la mesure du changement chez l'être aimé, adapte son comportement et fait l'expérience d'une capacité d'élargissement de son propre imaginaire, ne perdant jamais d'angoisse l'effroyable sursis laissé par le temps. Dans la partie intitulée « Dans sa tête, la fable », Claire Fercak écrit :

Le cerveau de la personne ne fonctionne plus comme avant, alors il faut mettre en place d'autres moyens pour communiquer, élargir le champ de la compréhension. Il faut essayer de se mettre à la place du malade, appréhender le monde tel qu'il le perçoit. Suivre ses embardées, ses façons de réfléchir, imaginer ses hallucinations. [...] Vous composez, vous comptez sur votre imagination, votre empathie. Vous aimeriez que cela relève du fabuleux et de contes magiques, mais ce n'est pas à vous de décider. Dans sa tête la fable relève du fait, du réel, croisement du fantastique et d'un quotidien nouveau. (Fercak, 2020, p. 49)

A travers ce tissu inter narratif, l'auteurice donne l'espace pour se déployer à la parole de chacun qui demeure un sujet à part entière. La parole des personnes malades, celle des proches /aidants qui se retrouvent dans la bibliothèque du service de neurologie mais aussi celle des soignants, moins présente et contre laquelle la voix narrative se révolte, mais tout de même là. Avec le déplacement du point de vue opéré par le choix du « vous », se dessine également l'expression d'une subjectivité mouvante qui appelle un « je » et qui confère toute sa force à ce roman. C'est « dans l'épreuve la plus personnelle de l'impersonnel que naît la littérature » écrit Dominique Rabaté dans *Le roman et le sens de la vie* (Rabaté, 2010, p. 108). Le choix de ne pas recourir au « je » autobiographique fait résonner l'expérience chez le lecteur et réussit à nous « déplacer » (Rabaté, 2010, p. 110) au cœur d'un élan empathique.

## Conclusion

Depuis la traversée de l'envers d'ombre de la maladie mémorielle, Annie Ernaux et Claire Fercak proposent, par le biais d'écritures singulières, de mettre en mots la blessure et l'opacité de vies et de liens abîmés, rompus. Là, la possibilité d'un *nous* est en déliquescence, à réinventer, et l'écriture d'un *Je* défend son ontologie pour survivre à la personne qui s'efface progressivement. Ces textes bouleversants, qui évitent l'écueil du pathos, rappellent que « le geste d'écrire n'est peut-être pas si différent de celui de planter des aiguilles »<sup>12</sup> selon les mots d'Annie Ernaux, et qu'il permet aussi d'en retirer.

Ces deux expériences de vie et d'écriture suivent le fil cassé, raccommodé de vies déliées par la maladie mémorielle, à l'écoute, malgré tout, des « moments fragiles de l'individu » (Barthes, 2002, p. 65). La fragilité et la vulnérabilité qui informent nos relations et notre existence sont mises en lumière. La souffrance de l'autre, la manière dont la maladie le transforme et l'empêche sont ici d'autant plus rendue lisibles, qu'il s'agit de maladies sans issue possible, le déclin cognitif et physique ne pouvant être inversé. En perpétuant la parole et les gestes de ces êtres qui ne pouvaient plus se raconter, en rendant visible leurs épreuves, le geste d'écriture permet « non pas de parler à la place des autres mais de contribuer à la possibilité du nous »<sup>13</sup>. Des vies humaines « dans [lesquelles] tous les modes, les actes et les processus du vivre ne sont jamais simplement des faits, mais toujours et avant tout des *possibilités* de vie, toujours et avant tout des puissances (Agamben, 1993, pp. 13-4). Dans leurs récits de pathologies neurodégénératives, Annie Ernaux et Claire Fercak font œuvre de mémoire et inscrivent la présence de ces vies à même la page, lieu de fidélité des traces.

---

<sup>12</sup> Ernaux, (2002, p. 36)

<sup>13</sup> Le Blanc (2007, p. 140)

## Bibliographie générale

- AGAMBEN G. (2002) [1993], *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, Trad. VALIN D., Payot & Rivages.
- BARTHES R. (2002), *Le Neutre*. Cours au Collège de France (1977-1978), Seuil / IMEC, Paris.
- BÉTOURNÉ F. (2006), « La répétition ou l'effort déchirant pour faire parler l'Autre dans *lalangue* du sujet malade d'Alzheimer », in *Che vuoi*, vol. 26, no. 2, pp. 161-204.
- BLANCKEMAN B. (2002), *Fictions singulières. Études sur le roman français contemporain*, Prétexste, Paris.
- BUTLER J., WORMS F., (2021), *Le vivable et l'invivable*, PUF, Paris.
- DOUBROVSKY S. ET AL. (1993), *Autofictions & Cie*, Université Paris X-Nanterre, Nanterre.
- ERNAUX A. (2002), *L'occupation*, Gallimard, Paris.
- ID. (1987), *Une femme*, Gallimard, Paris.
- ID. (1997), *Je ne suis pas sortie de ma nuit*, Gallimard, Paris.
- ID. (1994), « Vers un je transpersonnel ». *Recherches interdisciplinaires sur les textes modernes*, no 6, p. 218-21.
- FERCAK C. (2020), *Ce qui nommé reste en vie*, Verticales, Paris.
- FOREST P. (2008), *Tous les enfants sauf un*, Gallimard, Paris.
- ID., *Toute la nuit*, Gallimard, Paris.
- HALBWACHS M. (1994), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Albin Michel, [1<sup>ère</sup> édition Librairie Alcan 1925].
- ID. (1997) *La Mémoire collective*, Albin Michel, Paris.
- LE BLANC G. (2007), *Vies ordinaires, vies précaires*, Seuil, Paris.
- LE BRETON D. ( ) *Des visages. Essais d'anthropologie*, Métailié, 2003 [1<sup>ère</sup> édition 1992].
- MALABOU C. (2009), *Ontologie de l'accident. Essai sur la plasticité destructrice*, Léo Scheer, Paris.
- MARIN C. (2014), *La maladie, catastrophe intime*, PUF, Paris.
- MARIN C., ZACCAÏ-REYNERS N., (2013), *Souffrance et douleur. Autour de Paul Ricœur*, PUF, Paris.
- MICHAUX H. (1972), *La vie dans les plis*, Gallimard, Paris.
- NANCY JL. (2000), *L'intrus*, Galilée, Nouvelle édition argumentée, Paris.

PELLUCHON C. (2018), *Éthique de la considération*, Seuil, Paris.

RABATÉ D. (2010), *Le roman et le sens de la vie*, Corti, Paris.

RICŒUR P. (2003), *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris.

ID., (1988), *Philosophie de la volonté*, t. 1 : *Le Volontaire et l'Involontaire*, Aubier, Paris.

ID. (1992) « La souffrance n'est pas la douleur » in MARIN C., ZACCAÏ-REYNERS N. (2013), *Souffrance et douleur, autour de Paul Ricœur*, PUF, Paris.

ROSENTHAL O. (2009), *On n'est pas là pour disparaître*, Verticales, Paris.

### Ressources en ligne

FREUD S. (1915), *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*, Trad. Jankélévitch S.

<https://psychologue--paris.fr/textes/Freud-considerations-sur-la-guerre-et-sur-la-mort.pdf>

Page consultée le 27 mai 2022.

MALABOU C. (2011), « Souffrance cérébrale, souffrance psychique et plasticité », in *Études*, 414, 487-498. <https://doi.org/10.3917/etu.4144.0487>

Page consultée le 27 mai 2022.

[http://classiques.uqac.ca/classiques/freud\\_sigmund\\_2/essais\\_de\\_psychanalyse/Essai\\_4\\_considerations/considerations.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund_2/essais_de_psychanalyse/Essai_4_considerations/considerations.html)

page consultée le 27 mai 2022.

[https://www.braintumeur.ca/fr/types\\_de\\_tumeurs\\_cerebrales/glioblastome/](https://www.braintumeur.ca/fr/types_de_tumeurs_cerebrales/glioblastome/)

page consultée le 15 juin 2022.